

Brigitte CALOT

A la réflexion

Stéphanie m'a jeté un regard furtif, en se recoiffant distraitement de la main, avant de sortir de l'ascenseur.

Big Joe m'a dit : « Tu vois, Max, je l'aime bien. Elle est toujours sympa avec tout le monde. Mais elle se préoccupe trop de son apparence. » Je n'ai rien répondu. Big Joe a cette fâcheuse habitude de juger les autres avec une certitude absolue. En réalité, il est jaloux. Elle m'avait regardé, moi, le plus petit de la cabine.

La porte de l'ascenseur s'est ouverte, et Mme Calbert est entrée, accompagnée de son chien. Un peu snob, Mme Calbert a esquissé un sourire à Big Joe, puis a appuyé sur le bouton du sixième étage. Durant la montée, elle a activement délogé de la main des résidus coincés entre ses molaires. Elle n'est pas toujours aussi élégante qu'elle voudrait le paraître.

Quand elle est sortie, Big Joe a lancé : « Il fait beau aujourd'hui. »

Je lui ai répondu distraitement que j'avais remarqué, tout en sachant que c'était une erreur. Il s'est aussitôt lancé dans son éternel discours sur le mythe de la caverne, ce concept absurde selon lequel on ne peut connaître la réalité quand on n'en voit que le reflet. D'habitude, je n'y prête aucune attention, mais ce jour-là, je n'ai pas pu m'empêcher de lui rappeler qu'il était lui aussi coincé dans cet ascenseur et que ma place n'était pas moins enviable que la sienne. Bien sûr, il a eu le dernier mot, en me rappelant que lui, au moins, regardait la réalité en face.

Peu après, les deux jeunes du neuvième sont entrés en riant, se tenant par les mains, se touchant, s'embrassant, incapables de se retenir. Je voyais bien que Big Joe était contrarié chaque fois qu'ils le touchaient, mais il n'avait pas voix au chapitre. La chance, dans tout ça, c'est que l'ascenseur ne va que jusqu'au huitième, ce qui limite leurs excès. Un jour, ils ont arrêté la cabine, mais Mme Bokwanza, la concierge, les a fermement réprimandés.

La vie ici n'est pas vraiment palpitante. Les étages sont tous identiques et seul le rez-de-chaussée offre une petite vue, du moins pour Big Joe. Quant à moi, je n'en vois que ce qu'il m'en révèle. Au début, j'étais excité de rencontrer tant de nouvelles personnes, mais l'interdiction de parler rendait tout cela étouffant alors j'avais commencé à élaborer un plan. Après tout, quand on n'a pas le droit de parler, il existe d'autres façons de communiquer.

Pourquoi cette interdiction, vous demandez-vous ? Ça remonte à la nuit des temps, mais elle s'est ancrée définitivement après l'affaire de Blanche-Neige. Si ce prétentieux collègue n'avait pas dit un mot, la méchante reine n'aurait jamais cherché à tuer la jeune fille. Bien sûr, il y a eu d'autres histoires : des collègues qui ont exaucé des vœux, celui de Poudlard qui diffusait des images d'autrefois. Mais tout ça est fini. Les miroirs ne doivent plus parler aux humains, sous peine de devenir poussière d'étoiles.

Heureusement, Big Joe et moi avons des moments de solitude où nous pouvons échanger. Il est un peu condescendant, c'est vrai, mais il est plus grand et il fait face à la porte. Il est courtois et même, par moments, charmant avec son érudition. Grâce à lui, j'ai découvert Platon, bien qu'il se soit surtout moqué de moi et de ma vision limitée des choses. Malgré tout, je rêve de liberté, de voir autre chose que cette cabine au décor en fausse loupe d'orme et en lino imitation marbre.

Un soir, Stéphanie est revenue fatiguée. Elle m'a observé un instant avant d'essuyer une trace de mascara sur sa joue gauche. Elle semblait un peu abattue. Elle avait peut-être pleuré. Au mépris de toute règle, j'ai légèrement ajusté son reflet. Un sourire discret s'est dessiné sur ses lèvres, et elle est partie, plus sereine.

Les jours suivants, elle jetait juste un coup d'œil furtif à Big Joe, avant de se tourner vers moi pour se recoiffer, réajuster son maquillage, ou simplement sourire.

Les jeunes du neuvième ont eu une dispute. La semaine dernière, le garçon est rentré ivre et a vomi sur Big Joe. Mme Bokwanza s'est battue contre l'odeur pendant des heures. Ça ne nous dérangeait pas, mais les autres résidents n'étaient pas ravis.

Je crois que M. Grandvivier a un faible pour Mme Calbert. Ce matin, il l'a laissée entrer en premier, ce qu'il ne fait jamais avec personne d'autre. Il a aussi caressé son chien alors qu'il affirmait les avoir en horreur.

La semaine suivante, les jeunes du neuvième s'étaient réconciliés. Ils sont rentrés dans l'ascenseur avec encore plus de passion que d'habitude, se déplaçant dans un ballet effervescent. Puis, d'un coup, ils ont percuté Big Joe. Il y a eu un craquement sinistre et il s'est effondré, se brisant en mille éclats. Dès qu'ils sont sortis, j'ai crié, appelé, mais Big Joe n'était plus là. Il était devenu poussière d'étoiles. Je me suis retrouvé seul.

Non seulement j'étais seul, mais j'étais isolé, sans plus aucune vue sur l'extérieur. Si j'avais pu, j'aurais pleuré. Les va-et-vient des habitants ne faisaient qu'amplifier mon sentiment d'enfermement. Je priais en silence pour qu'un nouveau compagnon vienne me tenir compagnie.

Dix-sept jours se sont écoulés avant que Mme Bokwanza ne bloque l'ascenseur et ne laisse entrer deux ouvriers pour installer un nouveau miroir. Il se faisait appeler Mister Magnificient, un prétentieux terrible qui, à chaque occasion, déformait les reflets de manière grotesque. Il ne perdait jamais une chance de me rabaisser. C'était cruel. Certes, je suis petit, mais je ne méritais pas un tel traitement.

Lorsque Stéphanie est entrée et a vu Mister Magnificient, elle a été horrifiée. Elle s'est immédiatement tournée vers moi. Je lui ai renvoyé son plus joli reflet. Elle a souri et m'a caressé doucement.

Jour après jour, mon binôme devenait de plus en plus détestable. Il déformait les reflets avec une malveillance évidente et répandait une atmosphère délétère dans l'immeuble. À sa grande rage, je refusais d'utiliser son nom, préférant l'appeler Maga tellement il déformait la réalité par pure soif de pouvoir, et par méchanceté, s'enfermant dans les mensonges. Les habitants ont dû se plaindre, car Mme Bokwanza est intervenue plusieurs fois. Mais Maga était malin et elle n'a rien remarqué d'anormal.

Ma solitude est devenue insupportable. Le monde que me reflétait Maga semblait sinistre. Mais il le faisait exprès : mon désespoir le mettait en joie. Stéphanie était ma seule alliée. À chaque regard qu'elle posait sur moi, mon esprit s'illuminait, et je faisais de mon mieux pour lui renvoyer un reflet rayonnant.

Enfin, un soir, tard dans la nuit, Stéphanie est entrée dans l'ascenseur. Avec un petit tournevis, elle a dévissé mon support et m'a emporté avec elle.

Aujourd'hui, je vis au dos de sa porte d'entrée, face à un appartement lumineux dont le balcon est un véritable jardin enchanté. Des fleurs multicolores et des plantes luxuriantes attirent des oiseaux de tout le quartier. Stéphanie me regarde chaque fois qu'elle sort. Je sais que je la rends heureuse. Un jour, peut-être, j'oserai briser cette règle maudite et lui murmurer que je l'aime...